

Une gaffe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CES DAMES SE FACHENT

NOTRE article de samedi dernier, intitulé : « Rencontre inattendue », n'a pas eu l'heur de plaire à certaines de nos lectrices. Ces dames prétendent que le Conteur se fait un malin plaisir de critiquer le beau sexe. Quelle erreur ! Pourquoi notre petit journal en voudrait-il à ce sexe qui est la grâce du genre humain et qui lui a toujours témoigné une si précieuse sympathie ? Au contraire, il sera toujours prêt à prendre la défense des dames, laissant aux hommes, ces vilains hommes, le soin de se défendre eux-mêmes. Oh ! ce n'est pas à dire, certes, que les dames, elles aussi, ne savent pas défendre elles-mêmes leurs justes intérêts. Parfois même elles s'y entendent mieux que le sexe portant culotte.

L'article de samedi dernier, qui a si fort irrité certaines dames, ne contenait rien pourtant, nous semble-t-il, de nature à justifier pareil ressentiment.

Mme X., qui était en cause, n'était point du tout malmenée. L'auteur ne disait-il pas que c'est une maîtresse femme, soucieuse du bien-être du ménage, une femme d'ordre dont le logis est tenu de façon impeccable. Qu'y a-t-il donc de méchant là ? Ah ! c'est parce que l'on disait qu'elle était autoritaire ? Mais une maîtresse femme ne peut être autrement. Et puis, il faut croire que M. X. a besoin de cette tutelle. Du reste, il ne s'en plaint pas et se contente des quelques concessions qu'il peut obtenir par ci par là. Que voulez-vous de mieux ?

Pour s'être rencontrés de façon imprévue — pour monsieur tout au moins — au Signal de Morrens, M. et Mme X. ne sont point brouillés. Lorsqu'ils se sont retrouvés à la maison, il y eut une explication des plus courtoises.

— Alors, a fait Madame à Monsieur, avec son malicieux sourire, avoue que tu étais tout bleu de nous voir là ?

— Ma foi ! tu ne m'avais rien dit.
— Je voulais te faire une agréable surprise.
— Merci...

— Nous avons-vous contrariés ?

— Nullement.

— Eh ! bien... Tu es allé souper au restaurant avec tes amis. Même que tu es rentré légèrement ému. Je ne t'ai fait aucune observation. Je t'ai simplement dit : « Bonne nuit ! » avec le sentiment que c'était ce qu'il y avait de mieux.

— Oui, oui, je le reconnais. Vois-tu, Marie, tu es la plus aimable des femmes.

— Je savais bien que tu finirais par le reconnaître.

— Allons, embrassons-nous.

— Si tu veux.

Mesdames, je vous le demande, quand tout finit si bien, il n'y a nulle raison de se fâcher. Vous êtes d'accord ? J. M.

A votre service ! — Un pauvre musicien gagne sa vie au moyen d'un accordéon qu'il fait entendre dans toutes les fêtes.

Dernièrement, à X., il jouait un des plus beaux airs de son répertoire, lorsque l'agent de police s'approche et demande :

— Avez-vous une permission pour jouer ?

— Non.

— Alors, je vous prie de m'accompagner.

— Avec le plus grand plaisir. Quel morceau voulez-vous chanter ?



LE TENOTMOBILE.

E z'affère l'ant rido tsandzi tot parâi du nœutron dzouveno teimps. Adan, quand on voliève allâ via, on pregnâi la vâitere à monsu solâ, âo bin lo tser à banc et pu... dzibllia. On rarrêvâve adî entiè à l'ottô, n'ê pas quemet ora avoué lè tenotmobile. Quand on s'aguelhie su ion de cliâo z'affère, faut coumeinci pè mimerotâ sè z'ou po itre bin su de pouâi lè reinfatâ à la mime pllièce... se lâi pouant oncora. Ah ! vâi cliâo tenotmobile l'ant dza einvouyi bin dâi dzein dein lo payi dâi derbon.

Et tot parâi, l'ê on tser bin quemouâo, quand on sâ bin guidâ, mâ faut savâi guidâ et cougnâitre à tsavon la mécanique de cliâ vâitere, sein que gâ !

L'autr'hi l'ant couhdi m'esppliquâ la manéance de ti cliâo bibi que faut po fère on tenotmobile : lè ruve, lè z'abot, lo parapliodze que sè met dessus et que lâi diant la capote, et pu çosse et pu cein.

— Mâ, que desé, et cliâ corna que fâ : « Vough ! vough ! » porquie è-te fère ?

— L'ê po épouâiri lè dzein, que m'ant de. Vough ! vough ! cein vâo à dere : « Avis au public : vaitcè on tser po lo cemetiro ! Cò vâo dâi beliet ? L'ê pas tchè ! Mimameint meillâo martsî que l'abayi dâi vegnolan ! »

— Et cliâo ruve que sant quemet dein dâi metanne, qu'on n'out pas veri ? Et cliâ fougâre que fuse dâo tiu dâo tsè ?

— Tot cein l'ê utilo quand on a accrasâ quaucon. On sè met à fronnâ, à fronnâ avoué cliâo ruve à metanne, qu'on no z'out pas, quemet s'on martsive à pi detsau su de la glièce. On s'aguelhie su lo nâ dâi lenette naïre, qu'on ne no recognaïsse pas. Et pu, on lâtse la fougâre âo tiu dâo tenotmobile. Cein fâ on gros niolan que lè dzein savant pe rein, mè iô on è, et pu on pâo dinse ètsappâ à sè z'ennemi. Po cein que lè pe croûio z'ennemi dâi tenotmobile, l'ê lè pïoton. Tote lè bîte sè dèfeindant : l'avelhie et la vouipa avoué lâo z'âolhion, lo mâcllio avoué sè corne, l'êga avoué sè pi de derrâi, lo tsin avoué sè deint, lè fennè avoué lâo leinga, lo crapaud no pesse contro. Lo tenotmobile sè dèfeind avoué sa fougâre que l'acheint mau po pas qu'on lâi trace apri. Compreindevo ?

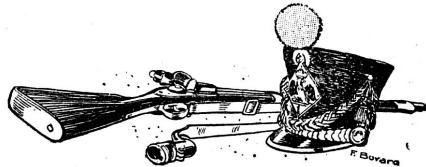
— Pas pi tant mau. Mâ, lâi a oncoro oquie que vu demanda. Qu'è-te que lè que cliâo gròche lettre CH avoué cliâo chiffre 4300, âo bin 5800, âo 7200 que l'ant alietâ à tiu dâo tenotmobile ?

— Cliâo lettre CH voliant dere : Caisse Hypothécaire, et lè chiffre, l'ê cein qu'on lâi redâi dessus : quatre mille trâi ceint franc, âo bin sat mille dou ceint.

Marc à Louis.

Une gaffe. — Un peintre présente à un ami un tableau représentant quelques espèces de poissons.

— Dis, mon cher, ne te semble-t-il pas... qu'ils parlent ?



HISTOIRES MILITAIRES

ECI se passait en 1908, à l'époque où le soussigné faisait son apprentissage du métier de soldat, à la Pontaise.

Il y avait à cette école de recrues des Vaudois, des Valaisans et des Genevois. Fidèles et vaillants confédérés, tous se donnaient de la peine pour s'initier à la tactique et au maniement d'armes ; tous rivalisaient de zèle et d'ardeur dans l'accomplissement de leur tâche. Pompons verts, pompons jaunes et ceux de blanc rayés s'appliquaient, avec une égale persévérance, à réaliser d'impeccables alignements ; cocardes aux couleurs cantonales, aujourd'hui disparues dans le suprême nivellement, brillaient encore aux képis que la dernière guerre a démodés.

A la chambrée comme à l'exercice, les enfants de Genève se distinguent par leur souplesse élégante et leur verbe facile, les bons Vaudois par leur joyeuse humeur et la docilité de leur caractère et les montagnards du Valais par des qualités de sérieux et d'endurance qui compensaient largement leur gaucherie native.

La troisième compagnie, celle des canaris, (ainsi dénommés à cause de la couleur des pompons) était commandée par un concitoyen du grand Rousseau, naturaliste distingué et fort bel homme que ses subordonnés avaient sans aucune mauvaise intention, surnommé Don Quichotte.

La quatrième section avait pour chef un lieutenant rose et blond, à la voix douce et sympathique, originaire de ce coin de pays dont parle la célèbre chanson de route quand elle dit : « tremblez, la Veveyse déborde ; cacaolette et ses poreaux sont tombés dans l'eau !... »

Et à la tête du premier groupe, dont je faisais partie, se trouvait un caporal de la vallée du Trient, énergique et trapu, véritable incarnation de la discipline aveugle. — « Voulez-vous marcher, oui-tou non ? tel était le perpétuel refrain de ce spécialiste en liaisons fantaisistes.

Quelle belle chose que la camaraderie militaire !

Entre les deux rangs de quatre qui formaient le groupe et qui correspondaient aux huit « plumards » alignés côte à côte dans la chambre B 31 il s'était cimenté cette solidarité fraternelle fruit d'une vie commune faite des mêmes fatigues et des mêmes plaisirs !

Pierroz, Bonjour, Dechevronne, Caillet, Bralong, Bolcmev et votre serviteur, unis dans le bonheur et dans le malheur, faisaient front unique envers et contre tous.

Caillet donnait le ton ; autrement dit, il était le grand animateur de la famille et ses bons mots firent époque. Ceux qui ont eu le privilège de le retrouver plus tard aux cours de répétition et pendant les longues périodes de la mobilisation ne l'auront, certes, pas oublié. Ils le reverront, comme nous, au Lieu, un large galon de papier blanc à sa casquette, monter une rossi-